CHARLES CORDIER

Deux anthropoïdes inconnus marchant debout au Congo ex-Belge

Ceci n'est pas un rapport à sensation, ni est-ce une preuve concrête de leur existence, mais les indices recueillis sont si nombreux et troublants que, pour moi, leur existence ne fait pas l'ombre d'un doute.

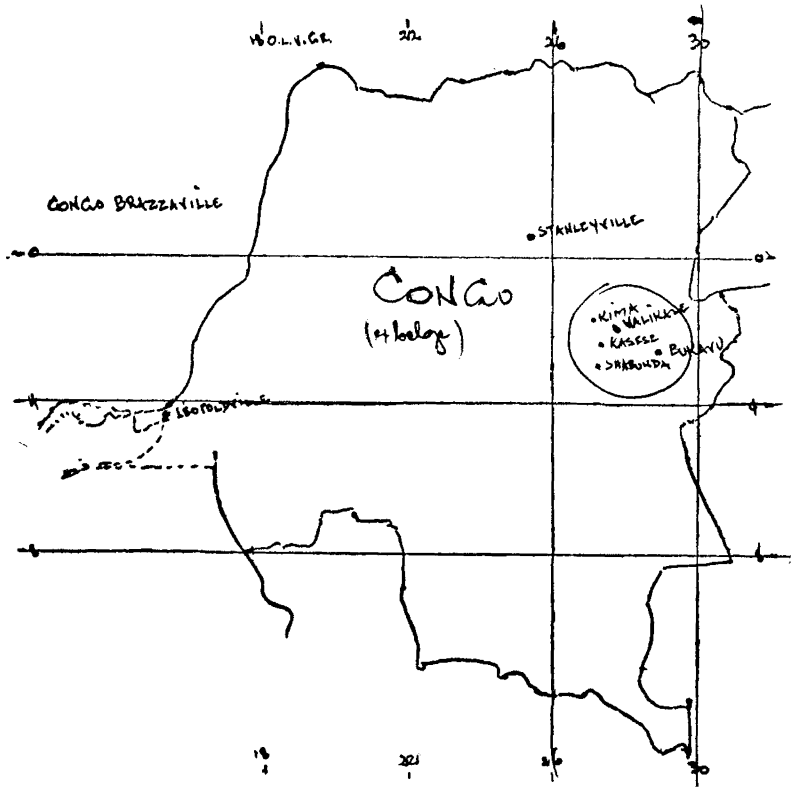
J'ai été au Congo de Nov. 1947 à Juin 1949 pour y faire des captures d'animaux pour le Zoo du Bronx, New York et d'avril 1956 à déc. 1961 pour collecter des animaux vivants pour un film et, plus tard, pour mon propre compte.

Ce n'est qu'en janvier 1960 que les indigènes ont mentionné devant moi les noms de ces deux anthropoïdes ou, pour être plus exact, que j'ai commencé à m'y intéresser à la suite de révélations faites par eux au sujet de l'existence d'un mammifère aquatique qui semble être un lamentain nain.

Fin juin 1960 est survenue l'indépendance congolaise avec sa sequelle de troubles. J'ai pû faire des investigations pendant les preniers six mois 1960 aux alentours de notre camp de forêt de Walikale, situé à 750 mètres d'altitude environ dans la Province du Kivu. J'ai fait un tour en voiture commençant à Walikale en suivant un tronçon de la route menant à Stanleyville jusqu'à 20 km. au delà de la rivière Osso. A cet endroit il y a une route minière qui fait un crochet vers l'arrière sur la gauche et longe la rive droite de la rivière Lowa que j'ai traversé en bac au delà de Pene Misale. Sur ce tronçon se trouve Socomukanga.

Par les temoignages récueillis plus tard plus loin, j'aurais dû passer « au crible fin » cette région, alors que je l'ai traversé en vitesse, questionnant très peu les autochtones. Après avoir traversé la Lowa j'ai voulu remonter la rive gauche de cette rivière, de traverser le bac de la rivière Uku pour descendre en direction sud vers le centre minier de Kasese. Si j'avais pû suivre alors cet itinéraire, j'aurais traversé l'épicentre de ces hom-

This content downloaded from 130.113.111.210 on Mon, 08 Feb 2016 00:20:12 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions



mes-singe, à la lumière d'informations reçues ultérieurement. Hélas, un bac ou un pont était hors d'usage sur ce tronçon et il a fallu se résigner à prendre l'autre route menant à Kima. Ce centre minier a un hôpital qui reçoit de temps à autre des habitants blessés par des gorilles de montagne qui à cet endroit descendent à 500 mètres d'altitude. C'est aussi un des points extrêmes de leur distribution vers l'ouest. De Kima une route va à Punia et l'on peut rejoindre Kasese par le sud par un paysage abimé et bouleversé par des opérations minières.

Ce n'est qu'à une vingtaine de kilomètres que le paysage redevient accidenté et boisé. Je me suis arrêté pour photographier un beau bois de palmiers Raffia quand sont survenus quelquels indigènes auxquels j'ai posé les questions au sujet des hommes-singe. Ces gens se sont alors mis à faire peur et à insulter mes deux compagnons de voyages indigènes pour se prêter à

This content downloaded from 130.113.111.210 on Mon, 08 Feb 2016 00:20:12 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

faire des investigations pour un blanc au sujet des « diables de la forêt » comme l'un d'entre eux les a appelés en français. Après cette rencontre mes deux employés étaient assez penauds et déprimés. Toutefois 15 km. au sud de Kasese sur la grande route menant vers la rivière Lugulu et le chef-lieu du territoire de Shabunda, nous nous sommes arrêtés dans un petit village, ou un service religieux était en cours. Notre intention était de demander permission pour y passer la nuit. Après les prières et chants j'ai mentionné le « Kakundakari » et alors une jeune femme allaitant un enfant a dit le plus naturellement du monde « J'en ai vu un qui était vivant dans une cage à Sokomukange en janvier 1957. Il avait été trouvé mort ou presque dans un lacet en câble d'acier. Le chasseur l'a apporté au village, l'être s'est remis, on l'a enfermé et il s'est échappé ensuite. Des centaines de noirs et des douzaines de blancs sont allés le voir ». Un jeune homme présent a confirmé l'exactitude du récit.

Après cela mes deux compagnons de voyage étaient remis de leur dépression et le lendemain nous avons continué pleins d'expectations vers le sud. Hélas, plus nous prenions des informations auprès des rares habitants que nous rencontrions plus les réponses devenaient évasives. À la rivière Lugulu qui marque la limite de la dispersion du gorille vers le sud le nom de Kakundakari n'a plus cours et les gens parlent du « Niaka-Ambúguzá » énigmatique dont ils trouvent souvent des traces comme des pas d'enfant le long de l'eau.

Nous avons poussé notre enquête jusqu'à Lukavia et Shabunda et nous avons pris la route qui conduit à Bukavu. Succès nuls partout, toutefois dans un village près d'Ikozi où les gens avaient capturés pour mois des antilopes auparavant, une femme sans se présenter, nous a fait savoir qu'elle avait vu un petit homme-singe vivant à Sokomukanga et quand nous nous sommes engagés dans le défilé de la montagne appelé Kimbili, un homme nous a entretenu d'une chasse mémorable à laquelle il avait pris part près de Walikale, très loin vers le nord. Pendant cette chasse un petit homme singe s'était précipité dans un filet pour en disparaître aussitôt. Précisément quelques semaines auparavant j'avais payé une visite au propriétaire du filet de chasse dans lequel le «Kakundakari» s'était empêtré un moment.

Deux hommes très âgés vivant près de notre ex-camp de

This content downloaded from 130.113.111.210 on Mon, 08 Feb 2016 00:20:12 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

forêt de Walikale ont vu un Kakundakari tué il y a 40 à 45 ans. L'un des témois prétend que la tête ressemblait à celle d'un enfant humain, tandis que l'autre est cathégorique en affirmant que la tête était celle d'un singe.

D'Août à novembre 1961 j'ai capturé dans la region de Walikale à deux reprises des bandes entières de gorilles, aidé par. Mr. Paul Leloup, herpéthologiste et connaissant le Congo de longue date. Nous avons alors recueilli le plus de renseignements possibles sur les deux Anthropoïdes, mais nous n'avons pas osé faire un voyage d'inspection qui nous aurait mené vers Kasese et la région immédiatement au nord, et dont je viens de parler, à cause de l'état lamentable des routes abîmées par une saison de pluies exceptionelle et l'incapacité évidente de l'administration de pourvoir à l'entretien et aux réparations. Nous serions peut-être arrivés à destination, mais n'aurions pû en revenir à cause d'un pont emporté par les eaux ou une bande de soldats indisciplinés auraient pû nous prendre le combustible ou même le vehicule...

Nous avons eu la chance de sortir du Congo avec huit gorilles vivants, mais nous n'avons plus aucune envie d'y remettre les pieds, car certaines autorités se sont montrées trop xenophobes et irraisonables.

Mais assez d'introductions... et voici quelques précisions : ces deux anthropoïdes, certainement très, très rares sont des êtres qui inspirent la terreur et le commun des mortels au Congo dit que se sont des esprits ou fantômes : « Mushumbí ou Gitáni », mais admet que dans ce cas ces mots signifient rare ou presque jamais vu.

Rien que de les voir est censé de rendre malade et trahir leur présence à des blancs entraînerait les pires conséquences. Le petit hominoïde auquel je donne le nom de Congopithecus est censé d'atteindre une taille de 2 à 3 pieds. Les poils de sa chevelure sont raides et forment une espèce de crinière dans la nuque. Sa couleur est noire. Le corps est recouvert de poils très clair-semés et courts. Un informant qui m'a prétendu d'en avoir tué un qui luttait avec sa femme allée seule loin du village à pêcher des crabes a précisé que le ventre est blanchâtre et ressemble fort à celui du porc-épic à pinceau (athérure). Ce sujet transpercé par une lance avait mis des heures à mourir, ne cessant

This content downloaded from 130.113.111.210 on Mon, 08 Feb 2016 00:20:12 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

de gigoter jusqu'à ce que les villageois lui aient jeté de l'eau bouillante dessus, selon les dires de cet informant.

Dans la région de Walikale Congopithecus est nommé « Kakundakari » par les Bakano et Bakondjo, vers le nord le peuple Bakumu l'appelle « Amajúngi », au sud chez le Warrega c'est le « Niaka Ambúguzá » et à l'est chez les Batembo « Ambátcha ». Mr. Leloup me dit que sur la rive gauche de la rivière Lomami en province orientale les indigènes parlent du « Lisisíngo ».

Il se meut par terre debout, assez souvent ses traces sont paralléles à celles d'un troupeau de cochons potamochère, il pêche des crabes dans les petites rivières en déplaçant les pierres, vole le gibier pris dans les trappes et vide les nasses à poissons et crabes, semble être presqu'éxclusivement carnivore, mais ne dédaigne pas les fruits écarlats du gingembre localement nommés « Matungulu ».

Juste avant la tombée de la nuit il se retire dans une caverne ou un tronc d'arbre vide ou il entasse du bois comme s'il voulait faire du feu, quoique ne le sachant pas. Se rencontre au nombre de un à trois. S'il trouve un filet de pêche il s'absorbe à mettre un doigt dans chaque maille comme pour les compter.

Malgré sa petite taille il semble être d'une force démesurée capable d'emporter ou entraîner un enfant de 14 ans. Un informant a signalé avoir trouvé une fois un petit, entièrement blanc sur une couche d'herbe sur une berge de sable d'une petite rivière. Ayant couru au village pour aviser les anciens le petit avait disparu à son retour.

Sur la route de Walikale menant à Masisi j'ai visité au Km 2 une caverne censée d'avoir été habitée de tous temps par des Kakundakaris.

Un champ de tir et des champs ayant été établis à proximité le Kakundakari n'y va qu'occasionnellement. J'y ai vu moi-même les signes d'une glissade du bord vers l'intérieur de la caverne plus bas, se terminant par une empreinte plantaire ressemblant à celle d'un enfant. Elle avait 12 cm. de long, le pouce était proportionnellement plus long que chez l'homme et les doigts étaient au nombre de quatre, le petit doigt étant atrophié selon les dires de certains.

This content downloaded from 130.113.111.210 on Mon, 08 Feb 2016 00:20:12 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Au fond de la caverne, trop basse pour des humains il y avait des bouts de bois morts et des sections d'une termitière pagode placés là par quelqu'un. Si ces signes étaient vrais ou une mystification je ne saurais dire.

Le grand Anthropoïde ou esprit auquel je donne le nom de Paranthropus congensis est censé être végétarien. C'est un être noir velu, de longs cheveux drus lui recouvrent la tête et lui cachent le visage quand il s'abaisse. Il est grand comme un homme ou plus grand, très large d'épaule, marche toujours debout, a souvent un bout de bois à la main. Monte aux arbres pour récolter le miel des ruches d'abeille. Se laisse tomber de haut s'il est surpris. Mange le tubercule méke-méke ou itenangwa qui pousse dans les parties humides de la forêt. Aime les fruits du gingembre. Démolit les troncs d'arbre morts pour en retirer les larves. Il hurle, la nuit surtout, d'une façon bien plus effrayante que le gorille, mais certains disent que c'est le cri du Chevrotain aquatique. Vague dans la forêt, suit les crêtes, la plupart des informants disent qu'il ne s'abrite pas dans les cavernes.

Chez les gens Bakano et Bakondjo il est nommé « Kikomba » chez les Bakumu « Apamándi ou Abamaánji » les Warrega l'apellent « Zaluzúgu » et les Batembo « Tshingómbe ».

C'est un être réputé d'une force démesurée, apte à se précipiter sur un homme que est seul pour lutter avec lui ou les rouer de coup de bâton, car il a souvent un bout de branche ou un manche de hâche abandonné à la main. La seule défense est de jouer au mort. Il s'éloigne alors pour chercher de quoi couvrir le corps de la victime. C'est le moment pour le malheureux humain de s'éclipser.

Aux environs d'Obaye, territoire de Walikale est censé de vivre un homme qui a un bras inutilisé à la suite d'une lutte avec un Kikomba.

En faisant les investigations de la caverne à Kakundakari près de Walikale un homme s'est présenté qui a soutenu avoir été poursuivi par un Kikomba en janvier 1960 au Km. 14 de la route minière conduisant à la mine aurifère de Umate. J'ai pû le persuader de monter dans ma voiture pour me montrer l'endroit. Après un parcours de 60 Km. nous sommes arrivés à l'endroit précis. Nous avons constaté que la végétation au bord de la route comme venait d'être écrasée par les pas d'un homme

This content downloaded from 130.113.111.210 on Mon, 08 Feb 2016 00:20:12 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

partant à angle droit de la route vers l'intérieur. Au commencement un caniveau faisait croire à un sentier. Après avoir suivi les traces sur une dizaine de mètres il n'y avait plus de signes d'avance. Nous avons rebroussé chemin et vu que l'être avait rejoint la route par un petit détour. Au bout de quelques mètres en suivant le bord de la route, dans un petit espace plat recouvert de sable fin il y avait une empreinte plantaire des plus impressionnantes. Superficiellement elle ressemblait celle d'un hom me, mais elle n'avait que 20 cm. de long et était très large. Elle avait aussi cela de particulier que le deuxième doigt dépassait de loin l'orteil. Une investigation rapide nous a permis de constater que plus loin le présumé « Kikomba » avait retrouvé la piste qui croisait la route à cet endroit en direction oblique.

En faisant des préparatifs pour photographier cette empreinte un orage formidable est survenu et la seule preuve tangible s'est éffacée...

Les preuves et indications concernant le Kikomba sont bien moindres que celles recueillis au sujet du Kakundakari. Mais je dois mentionner encore que sur le tronçon de la route Walikale-Rivière Osso, un an auparavant et accompagné d'une vingtaine d'hommes nous avons pris des informations au sujet d'une savane ou marais en forêt appellé « Ido ou Idambo » fréquenté par les antilopes Bongo que nous recherchions, les hommes de l'endroit ont relaté à mes hommes, sans que je m'en doute, qu'en établissant un camp de chasse au bord de cet « Ido » les occupants des abris étaient invariablement dérangés la nuit par les mauvaises plaisanteries des kikombas qui, dans la nuit venait arracher les feuilles des toitures et ébranler les cases. Ils ont cité à mes hommers le cas d'un commerçant ambulant poursuivi près de la grande route par un Kikomba. L'homme pour se sauver a jeté son baluchon et s'est précipité dans un canots se trouvant sur la berge. Le Kikomba frustré a ramassé la baluchon, l'a ouvert et dispersé le contenu.

On est en droit de se demander si « l'abominable homme de forêts » le Kikómba ou Apamándi n'est peut-être pas le mâle du petit Kakundakári ? Il est fort regrettable que je n'aie pas eu des informations à leur sujet des années plus tôt car il semble qu'ils se trouvent dans toutes les forêts non peuplées du bassin central du Congo où j'ai voyagé beaucoup à la recherche du

This content downloaded from 130.113.111.210 on Mon, 08 Feb 2016 00:20:12 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

pâon congolais et de l'antilope bongo. Quand j'ai questionné mes hommes pourquoi ils ne m'en ont jamais parlé ils m'ont répondu simplement « tu ne nous a jamais demandé ».

A ceux qui doutent et prétendant invalider mes révélations en faisant valoir que cette région a été prospectée et parcourue en tous sens et que rien ne saurait s'y cacher d'inconnu, je répondrai que la région est un véritable cauchemar géographique extrêmement difficile à traverser et que les prospecteurs se sont toujours fait accompagner par une multitude d'hommes qui, convaincus de l'éxistence de ces êtres, dont ils ne parlent jamais aux blancs, avancent avec le plus de bruit possible pour les faire fuir.

This content downloaded from 130.113.111.210 on Mon, 08 Feb 2016 00:20:12 UTC
All use subject to JSTOR Terms and Conditions